

XYZ. La revue de la nouvelle

L'anorak

Laurier Veilleux



Numéro 52, hiver 1997

Étreintes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4669ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Veilleux, L. (1997). L'anorak. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (52), 22–25.

L'anorak

Laurier Veilleux

Aux os des arbres, la pluie s'est figée
en glace. L'enfant finit son croûton
sur la deuxième marche du perron.
L'autobus vient, couleur d'école.

HÉLÈNE OUVRARD

Novembre hésite encore entre la neige et l'eau.
Hier, il a plu presque sans discontinuer. Et cette nuit,
sans transition, un violent coup de froid est tombé sur tout le
paysage.

Vincent-Olivier déteste ces écarts de température. Leur
brutalité. Ils lui rappellent trop le climat familial.

Assis sur le perron, l'enfant attend l'autobus. Il porte un
anorak qui a appartenu à son père. Florence, sa mère, a tant
bien que mal raccourci les manches du vêtement et fait des pin-
ces à la taille. Mais le résultat est loin d'être une réussite. plu-
sieurs des camarades de classe de Vincent-Olivier se sont
moqués de lui. Deux d'entre eux ont même déposé de la paille
et un vieux feutre noir dans le casier où il range ses affaires.

— Hé, V.-O. ! Le bonhomme Francœur aurait besoin d'un
épouvantail dans son jardin. Tu devrais aller le voir ! Y va t'en-
gager, c'est sûr !

Absorbé par son immense colère, Vincent-Olivier n'entend
ni ne voit les branches des arbres qui cassent sous le poids du
verglas. Il a tellement horreur de cet anorak rouge et bleu qui le
protège mal du froid. Il déteste les relents de fauve et de tabac

imprégnés dans les fibres du vêtement. Et par-dessus tout, il hait l'autre senteur qui s'y mêle. Un parfum lourd qui lui soulève le cœur. Un parfum criard, vulgaire, qui n'a rien à voir avec l'odeur rassurante de sa mère.

Florence, elle, embaume l'air quand, de son petit pas pressé, elle se déplace dans la maison. L'enfant est persuadé que cette odeur apaisante monte du cœur même de sa mère. Un quelconque produit de beauté, même très coûteux, ne peut pas posséder ce pouvoir-là.

Combien de fois Vincent-Olivier a-t-il sali son manteau de façon délibérée pour forcer sa mère, non pas à en acheter un neuf, ses parents n'en ont pas les moyens, mais à le nettoyer encore et encore. Dans l'espoir que Florence viendrait à bout de cette odeur épouvantable qui lui donne la nausée. Mais peine perdue. L'âcre relent paternel reste là comme une menace. Il remplit ses narines. Une exhalaison de soufre et de punition.

Comme au ralenti, l'autobus remonte la longue rue.

En émiettant le reste de son croûton et en le lançant distraitement à quelques moineaux aux plumes ébouriffées par le froid, Vincent-Olivier fait un vœu : qu'un cataclysme subit, volcan, glissement de terrain, raz-de-marée, engloutisse le village sur-le-champ. Que tout disparaisse d'un seul coup, hommes, bêtes, bâtiments. Que seuls Florence, sa mère, et lui soient épargnés. Et Jim-le-rat, son hamster.

Quelle que soit la température, Vincent-Olivier a pris l'habitude, sitôt son déjeuner avalé, d'attendre dehors le transport jaune et ce, malgré la désapprobation muette de sa mère que ce comportement attriste. Ce matin, comme tous les autres matins, la température extérieure n'a pas arrêté l'enfant. Le froid matinal n'est rien en regard de celui qui sévit dans la cuisine où le père est assis, silencieux, à fixer le mur.

Il y a deux ans environ, le père a perdu son emploi. Ce soir-là, il est rentré très tard. Ivre. Il a tempêté une partie de la nuit. Vincent-Olivier était déjà au lit, mais il a tout entendu. Au plus violent de l'ouragan, il a vomi. Malgré la nuit avancée, Florence

a nettoyé le lit de son fils, puis l'a longtemps tenu dans ses bras pour le calmer.

C'est à partir de ce moment-là que les rêves ont commencé.

Heureusement, Vincent-Olivier n'arrive pas toujours à se les rappeler de manière très nette. Une séquence cependant revient, si tenace qu'elle a fini par se graver dans la mémoire de l'enfant : un ours noir s'avance vers Vincent-Olivier qui ne peut pas bouger. L'animal, dressé sur ses pattes de derrière, porte un anorak rouge et bleu. Il s'avance en grognant, déchirant l'air à grands coups de griffes. Au moment où la bête va l'atteindre, l'enfant se réveille. Recroquevillé dans son lit, osant à peine respirer, il ne lui reste plus qu'à attendre l'arrivée des premières lueurs du jour.

Le père n'a pas réussi à trouver du travail. Deux longues années d'un cycle infernal : colère et cris, espoirs d'embauche, fausses joies, puis découragement. L'homme brandit souvent les deux poings vers les nuages, impuissant à atteindre celui qu'il invective et tient responsable de ses malheurs, de sa déveine.

Les coups sont devenus monnaie courante. Pour Vincent-Olivier mais aussi pour Florence. Une fois, l'enfant a été projeté contre une étagère du salon. Le père est disparu pendant trois jours. Vincent-Olivier a eu Florence pour lui tout seul pendant ce qui lui a semblé les plus beaux jours de sa vie.

Le véhicule jaune continue de remonter la rue dans son habituelle puanteur de gaz d'échappement et d'huile surchauffée.

Vincent-Olivier le regarde venir et esquisse un petit sourire triste.

L'autobus est rendu à la hauteur de la demeure des Vien. La conductrice, une grosse dame aux cheveux décolorés, n'a pas une très grande réserve de patience. Elle klaxonne, attend un court instant et klaxonne à nouveau à petits coups rageurs. Jean-Nicolas Vien sort de la maison comme s'il en avait été éjecté par une main puissante. Sa casquette, qu'il n'enlève jamais, est posée de travers sur sa tête. Il crapahute vers l'autobus. Un pan de sa chemise dépasse de son court manteau d'hiver et le fond de sa

culotte de «yo» est encore plus bas que d'habitude. Jean-Nicolas est un petit gros. Un «looser». Le souffre-douleur de «la bande de toffs à André Simard». Vincent-Olivier le considère comme son ami, mais il n'a ni la force ni le courage de le défendre quand certains le prennent à partie. Il sait que sous les pleurs de Jean-Nicolas et son mutisme à lui, Vincent-Olivier, c'est la même souffrance qui couve.

Il reste quatre arrêts encore.

Les Dumas, qui viennent d'emménager dans le quartier. Les Ferland. Piscine creusée et VTT. Les Sirois. Danielle qui a les plus belles tresses du monde. Les Delisle, dont la mère est morte d'un cancer l'automne dernier.

Après, l'autobus s'arrêtera devant la demeure de Vincent-Olivier.

La rue est glacée tout comme l'allée de dalles de ciment qui conduit à la maison. Une piste dangereuse.

L'enfant étouffe dans son grand anorak puant.

Il se lève lentement sans même prendre la peine de ramasser son sac d'école. D'un grand élan, il glisse jusqu'au trottoir. Il a l'air de s'amuser en toute innocence. Du coin de l'œil, il guette le véhicule jaune qui s'approche. Il calcule la distance. Il ne veut surtout pas manquer son coup.

L'autobus n'est plus très loin maintenant.

Vincent-Olivier est prêt. Il se débarrasse de son anorak qu'il lance le plus loin qu'il peut.

Vincent-Olivier se met à courir.

Il sait que la conductrice ne pourra pas freiner sur la glace vive.